

*Qu'est-ce qu'elle a donc fait
La p'tite hirondelle ?
Elle nous a volé
Trois p'tits sacs de blé !*

*Nous la rattrap'rons
La p'tite hirondelle
Et nous lui donn'rons
Trois p'tits coups de bâton !*

C'est une fillette qui remplace le cochon pendu et saigne des écorchures dont l'aquarelle témoigne. Suspendue, elle tremble dans la frénésie des fioritures graphiques répétées machinalement jusqu'à la perte de conscience du geste qui les accomplit. L'artiste joue l'oubli de soi, comme un vertige, hors du temps pour échapper au sort commun que nous impose la pesanteur.

L'œuvre de Patricia Cartereau se construit ainsi dans les espaces instables et sans fond des feuilles blanches, désorientées et sans repères rassurants. Les membres en breloque des corps aériens et diaphanes ne toucheront pas le sol. Les images s'empilent comme dans l'art pariétal où l'on distingue des strates de dessins qui s'interprètent dans la confusion des masses colorées et des lignes enchevêtrées. Ici les êtres vivants cohabitent tant bien que mal dans la transparence des encres, des crayons et des feutres que l'artiste affectionne, mais à quel mythe se réfère donc cet espoir d'une alliance fusionnelle de l'homme et la bête tant de fois désignée ?

Mort ou vif, ni hybride, ni chimère, chacun garde son corps, fût-il difforme ou disloqué. Chacun refuse d'endosser les apparences de l'autre et dans le bestiaire obsessionnel de Patricia Cartereau, seuls

quelques animaux de la forêt et des oiseaux familiers ont droit au chapitre auprès de ces gamins sans parents qui partagent ainsi leur sort, frères d'un sang qui se vide sur le grain du papier.

À Madrid, l'artiste musarde dans les salles du Prado comme dans les allées d'une ménagerie. Les animaux sont prisonniers tel l'agneau entravé de Zurbaran ou cet oiseau captif, sculpté dans les mains d'une fillette. La petite hirondelle est tombée du nid. Échappée d'une toile de Velàzquez, une gamine un peu naine l'a cueillie au sol, puis l'a serrée au point de lui briser une aile. Est-elle cruelle, trop aimante ou simplement maladroite alors qu'elle souhaitait seulement une compagne de jeu ?

Saura-t-on jamais qui a séduit ou effrayé l'autre, l'enfant ou la bête, l'animal totem ou son maître, qui sera complice ou ennemi, le prédateur ou la proie ? Les soirs de pleine lune, le lycanthrope vient hanter les cauchemars des enfants. Mais au petit matin par un nuage d'encre jeté à la face des formes, les corps se dissolvent. Le loup-garou n'est plus qu'une masse vaporeuse et d'un trait de plume, la bête redevient une louve capable de tendresse. Ainsi sont les illustrations de ces contes, un peu cruels, peints pour des enfants sauvages plutôt que sages. Saura-t-on un jour de quel exorcisme ancestral relèvent ces images qui nous racontent cette folie païenne nourrie d'animaux logés dans le cœur des hommes et d'êtres humains embusqués chez l'animal ?

Jacques PY, 18 janvier 2012